

↳ Petite enfance et rôle des parents

→ L'exposé

Aldo Naouri ¹

J'ai travaillé pendant quarante ans dans un quartier populaire de Paris. On voyait chez moi la Malienne en boubou, avec son enfant accroché dans son dos, mais aussi des familles versaillaises qui venaient en rang avec leurs uniformes et leurs coiffures bien en ordre. Il y avait également toutes sortes d'accoutrements, du hippie jusqu'à la tenue la plus banale. Au niveau culturel, cette diversité a été pour moi une source d'enrichissement et de réflexion, tout comme elle a constitué un terrain d'observation irremplaçable (2).

Cette variété a également concerné les statuts familiaux et la recomposition familiale. En quarante années d'exercice, j'ai vu des couples unis le rester ; mais j'en ai vu beaucoup plus se désunir ou recommencer et même certains s'unir à nouveau après une séparation. Il m'est arrivé de recevoir un monsieur avec les trois femmes successives qu'il avait eues, et leurs enfants, et de voir chacune des femmes qu'il avait abandonnées venir avec un nouveau compagnon.

Quarante années d'exercice permettent d'observer les effets du temps sur les structures familiales. J'ai eu le bonheur de voir deux de mes premières petites patientes devenir elles-mêmes grand-mères et accompagner chez moi leurs petits-enfants.

C'est vous dire combien tout cela m'a conduit à affronter la question qui nous préoccupe : qu'en est-il, que va-t-il advenir de notre humanité ; et qu'en est-il, éventuellement, d'un modèle éducationnel dénoncé mais que l'on pouvait néanmoins prôner comme possible ?

Une mère, un père, un enfant

Évidemment, dans cette extraordinaire variabilité, ce qui se dégage très vite, quel que soit le modèle familial, c'est toujours : d'une part, un couple parental, avec la confrontation de deux histoires qui se sont conjointes à un moment donné sur une articulation très précise et souvent extraordinairement fragile, et, d'autre part, un enfant qui est le produit de ce couple parental, à qui échoit une histoire qu'il n'a pas choisie et avec laquelle il va essayer de composer pour lui imprimer sa propre trace.

Selon un schéma tout à fait squelettique, que peut-on dégager de cet universel pour une réflexion à la fois rétrospective et prospective ? « Nous avons un enfant ; nous voudrions qu'il soit un adulte réussi. » Quelles sont les conditions requises pour que le projet, traduit par cette question des parents, puisse prendre corps ? Cette question est très importante. Et une bonne partie de ma vie de pédiatre a consisté à lui chercher, dans des terrains adjacents, toutes sortes de réponses. C'est pour cela que je suis allé, un jour, faire une psychanalyse personnelle, histoire d'apprendre à entendre ce qui se dit derrière les mots, et c'est pour cela que j'ai fait aussi bien de l'anthropologie, que de l'ethnologie, de la linguistique et bien d'autres choses encore.

On a donc là un modèle schématique avec une mère, un père, un enfant. Et, évidemment, l'enfant, lui, n'est pas tout à fait indifférent à ce qui se passe du côté de son père et de sa mère.

(1) Médecin pédiatre, auteur de nombreux ouvrages. Conférence donnée le 7 décembre 2004.

(2) Par les noms des parents et grand-parents, je me suis aperçu que j'avais 48 langues différentes dans mon cabinet. C'est dire la variabilité et ce qui fait éventuellement l'intérêt de l'échantillon statistique sur lequel je m'appuie.

Chacun de nous est fondé à savoir ce qu'est une mère et ce qu'est un père. A ceci près que, quand on essaie de décomposer les choses pour leur donner une portée universelle, on se rend compte que, derrière ces mots tout simples que sont « mère » et « père », il y a de véritables mystères, qui s'agencent sans qu'on puisse intervenir sur cet agencement.

Plusieurs mères, plusieurs pères

Pour introduire à la complexité du sujet, je vais raconter un cas dont j'ai hérité un après-midi, parce que j'étais sollicité par l'avocat d'une famille pour donner mon avis sur ce qui se passait.

J'ai vu arriver à l'heure précise une dame d'une bonne quarantaine, commençant déjà un peu à s'altérer, blonde, sans grande grâce ; et, tout de suite derrière elle, une fillette de 12 ans environ, un peu grassouillette, pas plus gracieuse que sa mère... (Ces impressions, qui peuvent paraître superfétatoires, ne le sont pas, car ça traduit ce qu'on ressent quand on reçoit une personne et c'est l'indice d'un insu dont il ne faut pas négliger l'importance). Alors même que j'allais fermer la porte, s'est glissé là un homme assez effacé, de la petite trentaine ; et, derrière lui, deux petits garçons d'environ 5 et 3 ans.

Tout ce monde est entré dans mon cabinet, et je les ai invités à s'asseoir, sans indiquer de places. D'emblée, la dame s'est mise à droite, sa petite fille à gauche et le Monsieur avec les deux enfants est allé se mettre à l'écart sur le canapé.

La dame a commencé à me raconter son histoire. Elle vit à Paris et elle a une liaison, tout à fait satisfaisante pour elle, avec un homme qu'elle aime et qui l'aime et qui, soudainement, disparaît. Alors, elle va à son travail, elle s'inquiète auprès de sa famille, de ses amis. Toutes ses inquiétudes n'ayant porté aucun fruit, elle va un jour au commissariat signaler la disparition. Elle n'a aucune nouvelle de cet homme. Les semaines passent. Elle finit par se faire une raison en se disant qu'elle doit faire son deuil. Or, elle reçoit un jour un coup de fil de ce Monsieur qui lui dit : « je suis aux antipodes ; viens me rejoindre. Je t'épouse... » Elle est fort heureuse et la conversation dure très longtemps. En quelques jours, elle liquide ses affaires, prend un avion et va rejoindre cet homme qui, effectivement, l'épouse.

Une belle histoire d'amour. Je suis ravi d'entendre cela... Mais, un mois après, en pleine nuit et en catimini, elle s'évade de chez elle pour prendre le premier avion, qui la dépose sur une île à 2000 km de là. Elle n'a pas trouvé d'autre moyen pour se tirer des pattes de cet homme, qui, depuis qu'il était devenu son mari, avait pris l'habitude de la battre comme plâtre tous les soirs.

Dans cette île, elle trouve tout de suite un travail de secrétaire, puis d'institutrice. Du temps passe. Elle avertit sa famille de ce qui est arrivé. Elle est là, tranquille, à mener une existence assez sympathique,... Un soir, alors que cela

fait presque deux ans qu'elle a quitté son mari, dans l'unique hôtel de l'île, elle rencontre un Monsieur avec qui elle prend un verre ; cela se termine dans la chambre du Monsieur. Le matin, celui-ci a disparu ; elle se rend compte qu'elle ne sait même pas son prénom. Après tout, ce n'était pas un grand coup de couteau donné au contrat, se dit-elle. Elle reprend sa vie de tous les jours, mais elle va s'apercevoir, très peu de temps après, qu'elle est enceinte ; cela donne sens à sa vie. La grossesse est menée jusqu'au bout et le fruit, c'est la jeune fille qui est là, à côté d'elle.

Elle a une petite fille qui donne sens à sa vie. Elle travaille. Elle gagne de l'argent et s'installe dans un joli pavillon. Elle est tellement contente que sa fille soit heureuse ! Elles ont un chien, un chat et également un jardin, pour lequel elle engage un jardinier. Ce jardinier, elle va finir par vivre avec et c'est le Monsieur qui est assis sur le canapé, et dont elle a eu deux enfants.

Elle ne demandait rien à personne, quand elle reçoit une lettre d'un notaire qui lui annonce qu'elle hérite d'un énorme héritage dans la région parisienne, héritage dans lequel est incluse une très belle maison en banlieue chic. Avec cet homme, elle décide de venir sur place se rendre compte des choses. Tout est vrai : la maison est magnifique. Et ils prennent la décision de se marier.

Elle va donc à la Mairie, mais l'officier d'État civil lui fait remarquer que, si elle veut se marier, il faut d'abord qu'elle divorce. Elle s'aperçoit qu'elle avait complètement occulté son mariage de jadis. Elle va voir un avocat ; il retrouve le mari, le contacte. La procédure est enclenchée. Le mari dit : « je veux bien divorcer, mais à condition d'avoir des droits sur mon enfant, – c'est-à-dire sur cette jeune fille – d'avoir droit à la moitié des vacances, etc. » Cette dame fournit les papiers qui prouvent que cet homme n'est pas le géniteur ; mais la loi, c'est la loi, étant entendu que la loi dit que tout enfant né dans le mariage est réputé être du père de famille. Évidemment, le Juge donne raison à ce Monsieur ; la jeune fille hurle : « Ce n'est pas mon père ; mon père, c'est Thierry (le jardinier). » On ne l'entend pas de cette oreille, on la retire à sa mère et on la place dans une institution dans laquelle les psychologues vont s'employer à essayer de la convaincre que c'est plus économique d'accepter de partir une semaine sur deux chez ce Monsieur qu'elle ne connaît pas, pour pouvoir vivre chez sa mère plutôt que de rester indéfiniment dans la pension...

Géniteur, social, fonctionnel : trois en un

Voilà à peu près ce pourquoi j'étais censé donner un avis ! L'avantage extraordinaire de cette histoire, vraie, c'est qu'elle met en place, du côté du père, trois instances que nous pouvons tout à fait répertorier : un géniteur : le Monsieur d'une nuit ; un père social : ce Monsieur, inscrit sur le Livret de famille, qui réclame son dû ; et un père fonctionnel, celui dont on attend qu'il puisse occuper un rôle et que reconnaît seul comme son « père » la fillette : c'est Thierry, qui n'a strictement rien à voir ni avec le père social, ni avec le géniteur.

Ces trois pères pour un seul terme, cela explique l'extraordinaire complexité de ce qu'il en est des modèles familiaux dont j'ai parlé. Mais il y a également trois mères dans chaque mère : la mère génitrice, qui peut n'être ni la mère sociale, ni la mère fonctionnelle, dans le cas, par exemple, d'une mère porteuse ou d'une mère qui met au monde sous X et qui abandonne son enfant. Il y a la mère sociale, celle qui déclare son enfant né d'elle et qui va devoir faire en sorte que les liens sociaux se tissent : son enfant héritera d'elle et elle sera à charge de cet enfant plus tard. Tout cela est forgé pour que la société se porte bien et soit en paix. Et il y a la mère fonctionnelle, celle qui, précisément, a un rôle dans l'éducation de l'enfant.

Vous comprendrez le peu de cas que je fais, dans mon travail, et en tout cas dans ma réflexion, du géniteur, de la génitrice, du père social et de la mère sociale. Pour une raison simple, c'est que, s'ils interviennent dans l'existence de chacun, ce n'est que pour un peu d'histoire, pour quelque chose qui est de l'ordre du corps – et pas de la psyché. Un jour, j'ai vu un Monsieur de 60 ans venir s'écrouler chez moi en me disant que sa mère, de 85 ans, venait de lui dire que son père de 87 ans n'était pas son père ! – « *Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Cela change quoi pour vous ?* » Cela change quelque chose dans l'inconscient. Mais ce n'est pas très important.

En revanche, du côté de la rétrospective, du présent et de la prospective, nous avons absolument à nous attacher à ce qu'il en est des fonctions parentales de la mère et du père. Ces fonctions-là sont extraordinairement importantes pour la structuration d'un enfant.

La fonction maternelle

Ce qui caractérise la fonction maternelle, pour commencer par elle, c'est que, à quelques exceptions près, elle est de nature précisément animale : il y a très peu de différence entre une mère chatte, une mère lionne, une mère girafe, une mère poule, et... une mère humaine. Elles sont toutes dans le même désir « tripal » de protéger leur enfant. Et c'est ce qui constitue, dans l'être féminin, une véritable cohérence entre sa logique comportementale et ce qu'elle vit de façon spécifique, à savoir une grossesse. La logique comportementale de l'être féminin réside dans le fait que cet être féminin tire un sentiment de puissance en satisfaisant les besoins d'un tiers. J'ai dit d'elle à cet égard qu'elle est une « logique de la grossesse ». Elle met en place un système de sécurité, qui est nécessaire à chacun de nous, qu'il soit garçon ou fille. C'est ce qui permet à l'enfant d'avancer dans l'environnement sans aucune espèce de crainte. La manière de faire de la mère et tous les soins qu'elle donne à son enfant sont responsables de son système de sécurité.

Dans la mesure où cette façon de faire génère, du côté féminin, une très grande satisfaction, l'expérience démontre que, quand elle est affectée par la maternité, une mère est atteinte d'une forme de très sympathique « folie (3) »,

dont chacun tire bénéfique. Cette folie consiste à faire en sorte que cet enfant ne manque de rien ; comme pendant la grossesse. Autrement dit, la caractéristique de la folie maternelle, c'est cette propension chez les mères à vouloir tisser autour de leur enfant un « utérus virtuel », extensible à l'infini, que, à quelque âge que ce soit, on est très content de trouver pour pouvoir se réchauffer, s'abriter, même si, parfois, il vous gêne aux entournaures...

Alors, comment parachever cette mise au monde de l'enfant ? C'est là qu'intervient cet individu, très curieusement spécifique à la seule espèce humaine, à savoir le père fonctionnel.

Le père fonctionnel

Lui va se déployer dans une logique masculine qui n'a strictement rien à voir avec la logique de la grossesse. L'expérience montre que la logique masculine ignore littéralement et délibérément la satisfaction des besoins d'un tiers ; c'est une logique profondément égoïste, qui consiste à vouloir se satisfaire d'abord soi et, en se satisfaisant soi, de satisfaire d'abord son désir sexuel. Autrement dit, face à la « logique de la grossesse » de l'être féminin, se trouve la « logique du coût » de l'individu masculin.

Cette logique est extraordinairement difficile à gérer. Elle vient du fait que le seuil d'excitabilité sexuelle masculine est infiniment plus bas que le seuil d'excitabilité féminine. Un mec, cela court après n'importe quoi ! Il suffit de mettre un chiffon et c'est comme un taureau, prêt à réagir à n'importe quoi. D'ailleurs, les femmes le savent et toutes se maquillent, se font belles, etc. et, dans la rue, guettent les regards portés sur elles par les messieurs, sans distinction de couleur, d'âge, ou de quoi que ce soit... Les femmes vieillissantes vous disent : « Ce qui est dramatique, c'est de ne plus être regardée dans la rue ! ... » Bref, le seuil d'excitabilité féminine est quelque chose de beaucoup plus élevé. Et, pour qu'un homme parvienne à ses fins, il lui faut raconter beaucoup de salades... On est là devant quelque chose qui est dans la complémentarité. C'est très grossièrement brossé. Mais cela se vérifie partout.

Jusqu'à ces cinquante ou soixante dernières années, une sorte de consensus a existé dans toutes les sociétés, quelle qu'en ait été la culture : « il y a de la mère ; il y a du père ». Le père en question avait une forme de soutien sociétal qui lui permettait, en définitive, de se promener dans sa masculinité sans être traité de sauvage, ou sans se traiter lui-même de tel. Depuis un certain nombre de décennies, tout cela a disparu. Alors, qu'est-ce qu'on peut faire quand on n'a pas de soutien sociétal et qu'on essaie d'être un père fonctionnel ? Et ce mec, pourquoi et comment d'ailleurs devient-il père fonctionnel ? Par le fait tout simple que, pour satisfaire son besoin sexuel, tractant vers lui la mère de l'enfant, il la distrait de sa toute présence, de sa toute disponibilité à l'enfant. Il fait donc faire

(3) « La folie maternelle », je ne suis pas l'inventeur du mot ; c'est Françoise Dolto qui dit que les mères sont folles. Auparavant, D. Winnicott, lui, appelle cela, avec un très joli euphémisme : « la préoccupation maternelle primaire ».

à l'enfant l'expérience du manque. Il fabrique ainsi chez cet enfant le noyau même du désir. Il répète doucement dans l'oreille de sa partenaire : « Ton utérus, tu pourrais peut-être cesser de le déployer. Après tout, nous sommes toi et moi, des individus qui pouvons nous entendre ; et nous pourrions peut-être laisser ce petit, cette petite, essayer de prendre son autonomie... » Parfois, le petit, la petite ont trente ans !

C'est évidemment très schématique, mais je l'ai vérifié, dans toutes les langues et dans toutes les populations que j'ai pu rencontrer, comme tout à fait fonctionnel.

L'enfant

Mais en quoi est-ce que l'enfant perçoit ce couple parental ainsi assorti ? Et de quelle manière se fabrique-t-il, lui ? C'est simple : la gestation met en place, chez le fœtus, une véritable programmation sensorielle faite de quantité d'éléments, qui lui viennent tous du corps de sa mère. Un tout-petit ne vient pas au monde comme un tube digestif qu'on remplit par en-haut, qui se vide par en-bas. Il naît déjà doté d'un appareil sensoriel extraordinairement performant : on peut vérifier, de façon scientifique, qu'il est capable de reconnaître l'odeur de sa mère, le goût des aliments que sa mère mange et préfère, les parfums de sa mère... Et, pour ce qu'il en est de ses yeux, qui n'avaient pourtant jamais fonctionné durant la grossesse, il lui suffit de huit heures de vie aérienne pour pouvoir reconnaître sa mère sur photo !

Notre mère nous a donc dotés d'un appareil qui lui appartient en propre, qui fonctionne comme un prisme par lequel nous regardons le monde environnant, et qui intervient dans notre vision de ce monde. C'est ce qui fait la différence et l'individualité de chacun de nous ; même, si nous avons un jumeau, il y a là des choses très spécifiques. Quand un tout-petit vient au monde avec un bagage comme celui-là, et que, de surcroît, sa mère s'occupe de lui, vient calmer sa faim, le protéger du froid, lui sourire, le câliner... vous imaginez bien qu'il va nouer avec elle une relation qui sera un formidable amour, et la matrice de tout amour ultérieur.

Au bout du troisième trimestre de son existence, parce qu'il mature, qu'il intègre des choses, il va se passer chez

l'enfant un phénomène décisif : cette mère, dont il avait pensé qu'elle était toute sa vie, devient menaçante, car elle ne vient pas le voir quand il pleure, parce qu'elle est au téléphone, ou sous la douche. Parce qu'il la réclame et qu'elle est descendue prendre le courrier, il lui vient l'idée qu'elle a sur lui pouvoir de vie et de mort et qu'elle est donc effroyablement toute-puissante. Cet effroi, va faire en sorte qu'il va lui concéder cette toute puissance ; cela va le sidérer quelque peu et il va essayer de lutter avec ses propres moyens : c'est l'âge où il jette la cuiller par terre, il recommence ; il met sa mère au défi, en quelque sorte.

On peut alors définir comme père d'un enfant, cet individu dont la seule présence fait que l'enfant prend acte que sa mère, après tout, n'est peut-être pas aussi toute puissante qu'il a été porté à le croire : manifestement, elle n'est pas la même quand ce mec est là. Elle n'est pas la même parce qu'elle paraît être un peu aliénée à ce mec. C'est cela papa, dans la vie des trois.

Ces modèles familiaux, ainsi décrits, fonctionnent. Prenons le cas d'une famille recomposée, où les parents se sont séparés, mais où la mère est près de l'enfant : elle est la génitrice, la mère sociale, la mère fonctionnelle. Elle ne perd rien, sauf si on lui retire l'enfant. En revanche, comme l'enfant est programmé sur sa mère, il va détester sa belle-mère ; il y a donc beaucoup plus de difficultés avec une belle-mère qu'avec un beau-père. Le père qui est séparé de son enfant reste bien géniteur et père social, mais il n'est plus le père fonctionnel dans la mesure où, précisément, il ne fait plus le poids devant la mère, qui n'a plus rien à voir avec lui, qui n'a plus d'aliénation à lui. En revanche, elle a une aliénation à un nouvel homme. Et c'est celui-là qui va exercer la fonction paternelle sur cet enfant.

Dans l'exercice de mon travail, les succès les plus fameux que j'ai rencontrés, c'est quand il m'est arrivé de faire s'entendre le géniteur, père social, avec le nouvel homme de sa compagne, à qui il dit : « Je te confie mes enfants ; je te délègue la fonction que je ne peux pas exercer. » C'est ainsi que j'ai pu voir des familles éclatées : une mère séparée et ses enfants en présence du père géniteur des enfants, venu avec sa nouvelle femme et un nouvel enfant, tout ce monde se rencontrant dans ma salle d'attente, s'embrassant, se disant où ils en sont...

Les échanges

| Comment expliquer que certaines femmes n'aient pas un désir d'enfant ? (1)

Mon hypothèse est qu'on fait les enfants dans la logique d'une histoire, en particulier celle de sa relation avec sa propre mère. Il peut donc y avoir, dans l'expérience d'une femme, quelque chose de suffisamment douloureux, ou de non résolu, qui peut l'amener à dire : « Je ne veux pas faire souffrir un enfant comme j'ai souffert. » Ou bien, au contraire : « Je n'arrive pas à la cheville de ma mère, comment, dans ces conditions, pourrais-je faire un enfant ? » De manière parallèle, l'expérience que j'ai des stérilités sans support biologique me fait dire que leur cause gît de façon primordiale dans la relation de la candidate à la grossesse avec sa propre mère.

| Peut-on employer un autre mot que « folie des mères » ? Par exemple, ma mère ne m'a pas trop aimée, donc elle n'était pas « folle ».

Parler de « ces mères qui n'aiment pas assez leurs enfants », c'est un chapitre toujours douloureux, mais rare. Dans plus de 95 % des cas, quand les gens se plaignent de l'amour de leur mère, ils disent : « Elle en faisait trop ! et il n'y avait pas moyen de la bloquer... » Cela laisse des traces...

Employer un autre mot que « folie des mères » ? Est-ce possible ? Le rêve de toute mère, c'est que son enfant ne manque de rien, comme pendant la grossesse. De quelqu'un qui ne manque de rien, le latin dit qu'il est *incestus* ; autrement dit, il y a, du côté des mères, une propension incestueuse qui n'a vraiment rien à voir avec le passage à l'acte génital... Des anthropologues disent que l'inceste consiste à « faire du même avec du soi ». Combien de mères sont là à regarder leur enfant, garçon ou fille, en pensant secrètement : « il, elle, sera moi, en mieux ! »

| Est-ce que votre analyse s'adapte à un couple qui a adopté des enfants ?

Il n'y a aucune différence entre le destin des enfants adoptés et celui des enfants naturels. La mère adoptante est strictement identique à la mère naturelle, avec absolument la même folie, les mêmes excès, les mêmes dérapages. Et le père adoptant est strictement dans la même position. Dans mon schéma, il n'y a aucune différence dans le cas de l'adoption.

| Selon vous, la mère est excessive au départ. Dans mon cas, c'est le père qui l'a été. Quel rôle tient le père ?

Le schéma du père excessif serait-il de plus en plus fréquent ? Dans les dernières décennies, les pères se sont cherchés et ils sont devenus des papa-poule, des nouveaux-pères... On leur a dit qu'il fallait impérativement s'impliquer. Alors, ils sont là à vouloir donner le biberon... Mais, en imaginant un père qui irait vers le plus grand excès, jamais il ne pourra commettre un « méfait » aussi pénalisant que celui que pourrait éventuellement commettre un excès maternel. Pourquoi ? Tout simplement parce que le tout petit est infiniment plus sensible à ce qui lui vient (porté éventuellement par la voix) de la mère qu'à ce qui lui vient du père, la mère officiant comme un filtre sélectif.

On dit aux pères qu'il faut qu'ils se montrent autoritaires, qu'ils élèvent la voix, qu'ils regardent le carnet de notes, qu'ils mettent les enfants au lit en disant : « c'est moi le père ». Tout cela, ce sont des âneries. Mais alors : qui va dire la loi ? – Eh bien, c'est la mère ! Pourquoi ? Parce que l'enfant est tout à fait sensible à ce que lui dit sa mère. Si la mère dit non, il l'accepte. Tandis que, si c'est le père qui dit non, il pense : « Je suis sûr qu'elle aurait dit oui... » Quand elle dit « non » à l'enfant, celui-ci entend ce « non » au nom du père, comme si elle lui déclarait implicitement : « le oui, je le réserve à ton père, parce que c'est pour lui avoir dit oui que toi tu es là. »

(1) Tant les questions retenues que les réponses sont très résumées.

| Quels moyens la mère peut-elle donner à l'enfant pour la quitter ?

En définitive, c'est le « non » de la mère qui donne les moyens de la quitter. Si vraiment la mère avait le désir de donner à ses enfants le moyen de la quitter, ce serait extraordinaire. Mais, pour cela, il faut qu'elle soit dans une relation à elle-même suffisamment forte, soutenue de façon sociétale, pour qu'elle puisse dire ce « non », au nom du père à qui elle a dit oui. Or, aujourd'hui, nous sommes dans quelque chose qui prend une direction totalement inverse. On est passé de 79.000 femmes élevant des enfants toutes seules en 1979, à 2.350.000 en 2002 ! Les médias les plus influents ont fait leurs titres sur l'importance et le côté fantastique de « faire un enfant toute seule » !

Si vous voulez que vos enfants soient en bonne santé, physique comme mentale, occupez-vous de votre couple. Le reste suivra. Cette recette fonctionne dans tous les cas de figure. Évidemment, s'occuper de son couple, ce n'est pas une partie de plaisir tout le temps.

| Qu'en est-il de l'adoption d'un enfant par un couple de lesbiennes ?

Je suis totalement contre l'adoption d'enfants par des couples homosexuels, qu'ils soient masculins ou féminins. Je me suis exprimé dans des organes de presse en donnant une argumentation qui sera ou non entendue. Qu'un couple de lesbiennes décide de se faire un enfant par insémination c'est véritablement problématique ; c'est comme pour l'adoption, personnellement je suis contre. Mais lorsque ces femmes décident de se faire faire un enfant par les moyens les plus banaux qui soient, si on veut interdire ce genre de pratiques à ces femmes-là, je serai le premier à hurler. Parce qu'on ne peut pas interdire à un individu, quel qu'il soit, de mener jusqu'au bout les potentialités de son corps. De plus, il y aura toujours, par cette conception-là, quelque chose qui restera dans l'histoire de l'enfant comme étant né sur le mode de la différence. Dans les cas d'adoption, le problème est là et revient à ce que j'ai évoqué tout à l'heure : faire du soi avec du même. Or, justement, la notion de différence est le premier des éléments nécessaires à la structuration psychique de l'enfant.

| Si un couple reste ensemble à cause d'un enfant, y a-t-il des répercussions sur les enfants ?

Cette question se pose toutes les fois qu'il y a une séparation à l'intérieur d'un couple avec enfant. Quel que soit leur âge, pour les enfants la séparation est toujours quelque chose de très difficile à vivre et à intégrer. Alors décider, à un moment, dans une convention, qu'on va rester ensemble pour que les enfants ne soient pas déchirés par la séparation ? Si c'est supportable, sans pour autant que cela finisse en coups de poings, pourquoi pas ? Aujourd'hui, on se sépare pour un oui, pour un non. Si ce n'est pas supportable, le bon sens consiste à dire : « oui, mettez-vous à l'écart l'un de l'autre ; vous serez beaucoup mieux... »

| Qu'en est-il des pères seuls avec des enfants dont la maman est partie ?

Un père, c'est un ancien petit bébé, qui s'est identifié à sa mère, a gardé le souvenir d'un certain nombre d'éléments et même de gestuelle maternelle. Quand il va être seul avec les enfants, il va être, pour une certaine part de son comportement, un substitut de la mère. Et puis, il va également être perçu par les enfants comme étant le père. Ce n'est pas plus difficile que cela ! Il va être moins éclairé en tant que père, au sens où il n'y aura pas le contraste avec la mère. Mais il va être ces deux parents à la fois.

De même, quand des femmes élèvent seules des enfants, on ne peut dire que ces enfants ne connaissent aucune fonction paternelle. Quand un petit-enfant dit : « je ne veux pas aller à l'école » et qu'elle lui répond : « mais si, aujourd'hui c'est mardi, tu vas à l'école », elle fait fonction de père. Quand un gardien de square dit : « demandez à votre enfant de sortir de la pelouse ! », il fait fonction de père. L'enfant recueille ainsi beaucoup de ces bouts de « fonctions de père ».

| La garde alternée est-elle un bien ?

C'est une belle invention, tout à fait intéressante à condition qu'elle s'exerce sur un enfant qui soit capable, en ayant construit son système de sécurité, de pouvoir se repérer à la fois dans l'espace et dans le temps. Une garde alternée prononcée sur un bébé de 3 ou de 6 mois est une véritable aberration, parce que, à ces âges-là, les enfants ont beaucoup plus besoin de leur mère que de n'importe quelle autre personne. A quatre ans, évidemment, ce n'est pas l'enfant qui demande. Mais on sait lui expliquer ce qu'il en est et, en général, il peut s'en accommoder très bien. Quant aux adolescents, ils veulent des durées beaucoup plus longues pour pouvoir s'installer, pour pouvoir prendre possession des lieux.

| Y a-t-il des problèmes avec des enfants nés de fécondation in vitro ?

Dans la tête de l'enfant, le père est celui qui occupe la fonction. Peu importe le géniteur ou le mode de fécondation. Mais on n'en a rien à faire de qui a fait l'enfant. Ce n'est pas cela le père-géniteur que fabrique l'enfant dans la tête. C'est celui qui occupe la fonction. Si la fécondation in vitro est une demande conjointe des deux partenaires du couple, cela ne pose pas plus de problèmes qu'une autre parentalité.